

Pendre et durer

Patrick Nicol

Numéro 66, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

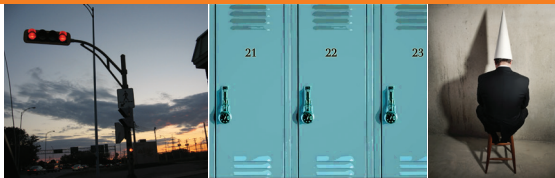
1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicol, P. (2016). Pendre et durer. *L'Inconvénient*, (66), 38–40.



PENDRE ET DURER

Patrick Nicol

Sur la rue Bowen, passé l'école Saint-François en direction de Lennoxville, passé même l'église Marie-Reine, il y a un pick-up parké dans une cour. Un vieux Ford bleu ciel, avec des panneaux foncés sur les côtés, il y est depuis toujours, stationné à reculons, le nez face à la rue. Voilà dix ans déjà, j'en faisais des farces avec ma fille. *Penses-tu qu'il y sera ?* Il y était souvent. Je ne me souviens pas l'avoir croisé ailleurs dans la ville. Et il est pourtant facile à reconnaître.

On passe rarement par là, sauf pour se rendre à Lennoxville, justement, et par le chemin le plus long, ou pour aller à l'écocentre, comme je l'ai fait hier. Ma voiture empestait le gyproc humide, cette puanteur contre nature rappelant le passage de l'eau dans les murs. Mon auto était paquetée de lambeaux de gypse arrachés, de deux par quatre hérissés de clous, de mélamine gondolée, de piles et d'autres choses encore : des matières inflammables, inidentifiables et périmées figées dans leur bombe, leur tube ou leur cannette, des galons de peinture dans lesquels l'huile flottait au-dessus de la couleur, des ampoules épuisées. Tout ce qui dans ma maison était gâté se trouvait maintenant réuni dans ma voiture. Je roulais la fenêtre ouverte pour ne pas mourir asphyxié dans mon véhicule en mouvement ou juste me retrouver stone tout à coup, intoxiqué aux effets mêlés des gaz et des champignons. Par moments mes allergies m'empêchaient d'y voir clair.

En prenant la courbe, j'y ai pensé. Le camion était là. Durant pendant que je passais. Oui, il durait. Et cette constance m'a fait plaisir.

L'écocentre est un centre de tri, c'est-à-dire une série de conteneurs alignés au pied d'une falaise de béton au bord

de laquelle on recule sa voiture, on lève le hayon et on lance le stock. Le métal dans le conteneur numéro 1, le granulé dans le 2, plus loin les matériaux de construction, puis le compostable... Le matériel électronique et les déchets dangereux vont sur les tables près de la sortie. Aller au centre de tri me met de bonne humeur, un peu. J'ai l'impression de faire ce que je dois, d'agir en citoyen responsable, et j'aime contempler dans les grandes bennes les portes arrachées, les squelettes d'électroménagers et les rognures de cèdre séchant au soleil. Tant d'activité humaine. Et ça me déprime, aussi. Regardant les débris de ce qui fut un jour un escalier, je m'attriste à l'idée de tout l'ouvrage qu'il a fallu pour le construire, pour installer la rampe et ensuite pour tout arracher, détruire et jeter. J'ai cinq ans quand je lance sur la pile mes pans de gypse, m'amusant du nuage qui monte, j'ai quinze ans quand je vise avec mon deux par quatre une vitre debout dans le coin de la benne.

Ma voiture, bien sûr, s'est retrouvée remplie de cette poussière de craie caractéristique du gyproc, poussière neuve qui couvrait la boue déposée par les vélos et les aiguilles du dernier sapin transporté. J'étais dû pour un bon ménage de voiture, je me suis dit. C'est le genre de tâche auquel je me résous difficilement et qui s'apparente au ménage du garde-robe, au ménage du garage, au ménage des papiers... et je me suis mis à penser au médecin qui recevrait bientôt les résultats de mes tests sanguins.

J'avais mis des gants. J'arborais une casquette homologuée de la NBL. Je portais le short rouge que je porte habituellement pour travailler dehors, celui qui s'interrompt à un

endroit incertain entre le genou et la cheville, trop large de la jambe et orné de boutons et de cordons ridicules. Il était sale. J'avais pris cinq livres depuis le début de l'été et n'étais pas encore bronzé. Je suis, ces jours-ci, doté d'une inhabituelle conscience de moi-même.

Là-haut, sur la surface asphaltée qui domine la petite falaise, j'ai croisé une fille. Jeune, une étudiante, sans doute, puisqu'au centre de tri ne travaillent que des étudiants et divers candidats à la réinsertion sociale. Une étudiante, donc. Un peu costaude, couverte de vêtements de sécurité, gantée, souriante et casquée sous le soleil, dont elle finissait de se protéger avec d'énormes lunettes opaques. C'était ma blonde, ma blonde d'il y a trente ans, celle que j'aimais en 1985 et à laquelle je pense encore parfois, sans regret ni chimère. Un peu curieux, c'est tout. Elle avait le même sourire, la même assurance, elle affichait le même air à la fois paisible et surpris de se retrouver en train de jouer dehors en costume et de manipuler de l'équipement pendant qu'autre part, dans un ailleurs abstrait et silencieux, de l'argent s'accumulait dans son compte d'épargne.

La fille dont je parle venait de l'Abitibi, elle avait travaillé à la baie James et son père possédait une entreprise de construction. J'étais devant elle devenu un mononcle urbain. Devant elle qui marchait du métal aux matières dangereuses, lente comme une employée municipale, rayonnante d'une aura que le jaune de son ciré amplifiait, j'étais vieux et encore hébété d'avoir tant travaillé de mes mains ce jour-là. Je lui ai souri. J'étais maintenant un mononcle qui sourit. Elle m'a souri, mais j'ignore si autre chose que l'habitude, la politesse ou l'indulgence envers les aînés lui a fait remuer les muscles de son visage. Elle devait transpirer comme ce n'est pas possible.

Il y a quelque chose d'humiliant dans le fait de vieillir. Je ne parle pas du corps ni même de l'habit. Juste : être rendu là. Bourrer la plus vieille de ses voitures de matériel insalubre, docilement répartir les débris de ses avoirs, gérer les déchets de son patrimoine comme on le fait pour ceux de son corps. Rénover. Redécorer. Éventuellement en parler à de jeunes personnes qui comprennent fuck all à l'intérêt que vous y trouvez. Je me demande à quoi tient cette gêne, exactement. La fille me souriait. J'ignore qui c'est.

J'ignore qui est cette fille et l'information n'est pas sans intérêt. Quand on a comme moi grandi puis enseigné toute sa vie dans la même ville, on a vaguement l'impression de connaître tout le monde. Acheter un livre, remplir une prescription sont des activités dont mes élèves, actuels ou anciens, sont les médiateurs obligés. Avoir une contravention, essayer un pantalon, commander un autre verre se fera nécessairement par l'intermédiaire de personnes connues.

La semaine passée, au Costco, alors que j'étais en train de me démettre l'épaule à pousser un charriot chargé de détergers, de litière, de bière et d'antisudorifique, une fille distribuait des échantillons de cristaux pour lave-vaisselle. Une fille qui voilà six ans peut-être était dans mes classes, je la retrouvais là, debout derrière sa table dans une rangée du Club Price, souriante, mais pas tant.

Déjà, j'étais gêné d'être lesté d'autant de produits

nettoyants. Ne manquait que le paquet de soixante-douze rouleaux de papier-cul et mon humiliation aurait été complète. Mais la fille est plus gênée que moi. On fait des farces. Son produit n'est *même pas vert*. Mon carrosse est *déjà plein de chimique*. Nous ne réussissons pas à rire. Je n'ose pas lui demander :

– Qu'est-ce que tu fais maintenant ?

De peur qu'elle réponde :

– Ça. Je fais ça. Je distribue des échantillons.

– Mais quoi d'autre ?

– Rien. Parfois, dans une autre rangée, je fais goûter.

La fille ne me demande pas non plus ce qu'il y a de neuf dans ma vie, craignant sans doute de m'entendre dire :

– Ça. Le détergent, le déo. C'est neuf, ça.

– Quoi d'autre ?

– Je démolis, aussi, je refais ma cave.

Refaire la cave. Voilà sans doute la discipline la moins glorieuse des Olympiques de l'habitat. Dégager les fondations, jeter la laine noircie et le bois pourri dans l'espoir d'assainir l'air, se débarrasser du vieux, créer de la place pour stocker le neuf. Je dis ça... Je le fais pourtant de bonne grâce, sans trop de doute, sauf quand une jeune personne me regarde.

Vite mon ancienne étudiante et moi n'avons plus eu de mots. Mon panier débordant, son corps mal habillé derrière la table encombrée parlaient suffisamment.

Notre vie économique se découpe en une série d'activités dégradantes. Gagner son pain, bien sûr, avec ce qu'il faut de compromissions, mais aussi l'acheter. L'acheter blanc et



olivieri *Librairie & Bistro*

Pour des 5 à 7 réussis

5219, chemin de la Côte-des-Neiges
514 739-3303 / www.libraireolivieri.com

tranché, par ignorance, par paresse ou attachement malsain à l'enfance ; l'acheter brun et lourd, témoignant ainsi d'un intérêt suspect pour les fibres et les grains entiers. Et se soumettre aux rituels des mouvements de foule, de la comparai-

a soigné une amie à moi, un gars avec qui je suis allé à l'école et une dame qui travaille quelque part, je ne sais plus où, à un endroit où pourtant je vais souvent. Hors contexte, je n'ai pas su la replacer. Elle a tenté de me sourire mais n'en a pas

Vivre, en gros, est une expérience humiliante. Et nous devons le faire ensemble. Les uns devant les autres.

son des produits, du choix du mode de paiement... Il y a dans la consommation une vulgarité à laquelle je ne m'habituerai jamais. Être content d'un achat est un plaisir qui chez moi ne dure pas longtemps.

Et puis faire la file devant la caisse enregistreuse, c'est un peu comme attendre en groupe pour aller aux toilettes, sauf que cette fois nos besoins sont exposés. J'évite de regarder dans le panier des autres. Tous ces articles, tous ces recours du quotidien me rendent mal à l'aise. La caissière est démesurément fatiguée et vaguement convaincue d'être décevante devant son ancien prof qui, manifestement, se bourre souvent la face de fausses croustilles de betteraves... Le garçon qui emballe mes achats me fait une remarque à propos de la bière d'été. Je ne le connais pas ; il me regarde franchement et sourit. Un peu plus et il devenait mon ami. Tout ça me gêne ou m'écœure, à commencer par les chips de betteraves qui ne sont pas pour moi et dont j'ai envie de me dissocier publiquement.

Mes tests, j'imagine, diront que je suis en santé. Trop de gras dans le sang, bien sûr, mais rien que la médication ne saurait réguler. Je serai le premier à parler de mon poids, le docteur se contentera de sourire ; il est plus rond que moi. Je le taquine toujours un peu là-dessus.

Au centre de prélèvement, j'ai pris un numéro dans le petit distributeur comme on le fait au comptoir de la boucherie, attendant qu'un commis soit disponible. La salle d'attente est assez vaste mais toujours pleine, surtout très tôt le matin, parce qu'il faut être à jeun pour les tests, et aussi parce que tout le monde s'imagine à tort que ça va plus vite quand on arrive tôt. C'est un des rares endroits où je suis encore parmi les plus jeunes. On est assis, à moitié réveillé (on n'a pas bu de café), on se regarde ou pas. Plusieurs personnes ont dépassé l'âge d'être pudiques. Pas moi. J'examine sans en avoir l'air les gens autour et je me dis que chacun ici verra sortir de son corps un peu de sang et devra libérer une certaine quantité d'urine. C'est le pire. Voir les gens sortir de la salle de prélèvement avec en main leurs pots vides sur lesquels une préposée a tracé des cibles à atteindre, savoir ce qui leur reste à faire et se demander, imaginer presque, comment ils s'y prendront. La dernière fois, il y avait parmi les patients un psychologue qui

été capable. C'est mon embarras, je crois, qui l'a arrêtée. Le centre de prélèvement est situé dans un hôpital où ma mère a longtemps résidé. Sortant de la salle avec mes pots vides, je me suis dirigé vers une salle de bain retirée dont personne ne semblait connaître l'existence. J'ai, comme dit ma fille, le pipi gêné.

Vivre, en gros, est une expérience humiliante. Et nous devons le faire ensemble. Les uns devant les autres. Et peu importe, dans le fond, si les uns et les autres nous sont connus. Ma mère disait, au moment de me déshabiller devant la visite : « On est tous faits pareils. » Cette vérité simple ne réussissait pas à me calmer. J'aurais dû remarquer à quel point les autres n'étaient pas intéressés ou, s'ils l'étaient, à quel point leur regard était attendri, ému de voir mes côtes alignées sous la peau tendue de mon torse, mes cuisses maigres, mes genoux ronds... Heureux de reconnaître en moi ce qu'ils connaissent en eux.

La fille au centre de tri m'a souri sincèrement, j'en suis sûr, saluant ma conscience citoyenne et acquiesçant au spectacle de nos conditions partagées. La chaleur, le corps et aussi les allergies, sans doute, parce que, quand je l'ai croisée, j'ai surpris une goutte au bout de son nez. Pendant durant notre courte rencontre. Oui, elle pendait.

Sur le chemin au retour du centre de tri, mes mains sentaient le caoutchouc. J'ai salué de nouveau le camion et, rendu chez moi, j'ai eu envie de le revoir sur Google Maps. Il y était. Je vous ai mis une photo. ■

